



Jean-Baptiste Jeangène Vilmer

La justice pour les animaux

Élevages industriels, expérimentations... Quelle est la responsabilité morale des hommes envers les animaux? Ce champ philosophique, l'éthique animale, est largement investi dans les pays anglo-saxons, beaucoup moins en France. Le philosophe et juriste Jean-Baptiste Jeangène Vilmer nous explique pourquoi.

PROPOS RECUEILLIS PAR CATHERINE PERRIN

Terre Sauvage: Y a-t-il une notion de droit, au sens juridique, dans l'éthique animale?

Jean-Baptiste Jeangène Vilmer: Il faut distinguer l'éthique animale, discipline philosophique, du droit animalier. Les animaux domestiques ont des droits: ils sont protégés par l'article 521 du code pénal qui punit de 30000 € d'amende et deux ans d'emprisonnement les actes de cruauté. En demandant si les animaux ont des droits, les philosophes posent plutôt cette question: doit-on donner aux animaux des droits plus fondamentaux, en référence à ceux de l'homme? Le droit à la vie, celui de ne pas être exploité ou torturé. Cette question radicale ne relève pas du droit mais bien de la philosophie.

Existe-t-il plusieurs courants?

Au moins une vingtaine, regroupés en deux grandes familles. D'une part, les abolitionnistes qui considèrent l'exploitation animale comme injuste et veulent qu'elle cesse. D'autre part, les welfaristes – de l'anglais *welfare* qui signifie bien-être – pour lesquels c'est la manière de pratiquer cette exploitation qui pose des problèmes, et ils veulent maximiser le bien-être animal. Je suis welfariste.

Que pensez-vous des zoos qui participent à la conservation d'espèces menacées?

Sauver une espèce relève de l'éthique environnementale qui s'intéresse à l'espèce et peut justifier des pratiques posant problème à l'éthique animale qui, elle, s'intéresse

à l'individu. Pour certains abolitionnistes, il n'y a pas d'intérêt à sauver une espèce si, pour cela, on doit faire souffrir des individus en les maintenant captifs. Ce n'est pas ma position. Comme la majorité des welfaristes, je suis conséquentialiste: je considère la moralité d'une action à partir de ses conséquences et non de grands principes. Mais le zoo doit rester une solution de dernier recours; il vaut mieux protéger le milieu naturel d'une espèce et qu'elle y reste. D'autant que beaucoup d'espèces ne se reproduisent pas en captivité. Et pour quelques zoos corrects, il y en a encore beaucoup dans le monde qui sont réellement abominables.

Votre dernier livre sur l'éthique animale est un recueil de textes depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Ce sujet n'est donc pas récent.

La réflexion sur le statut moral des animaux est même millénaire. L'Antiquité a été une période riche, mais l'intérêt pour l'animal était souvent indirect, c'est l'homme qui comptait. Ainsi, Pythagore était végétarien parce qu'il croyait en la métempsychose. Il explique qu'il ne faut pas manger un animal car il peut être la réincarnation d'un être cher. Plutarque, lui, estimait que manger de la viande n'est pas naturel pour l'homme et que celui qui le fait doit lui-même tuer l'animal pour assumer son acte. Mark Zuckerberg, le fondateur de Facebook, le fait. Quant à moi, je mange seulement ce que je me sens capable de tuer, du poisson mais pas de bœuf par exemple.

JEAN-BAPTISTE
JEANGÈNE VILMER

1978 : naît à Pithiviers.

2001 : DEA en philosophie, université Paris IV Sorbonne.

2003-2008 : études de droit à Paris et Montréal.

2009 : Doctorat en sciences politiques et Ph.D. en philosophie.

2011 : chercheur à la faculté de droit de McGill University (Canada).

LIVRES



• *Anthologie d'éthique animale*, PUF, 2011.

• *L'Éthique animale*, PUF, Que sais-je?, 2011.

• *Textes clés de philosophie animale*, Librairie philosophique J. Vrin, 2010.

• *Éthique animale*, préface de Peter Singer, PUF, 2008.

C'est votre quatrième livre sur ce sujet qui a l'air de vous tenir à cœur !

Depuis mon enfance, je m'intéresse aux animaux. J'ai appris à lire avec des encyclopédies zoologiques, j'étais passionné d'oiseaux et de reptiles. Adolescent, je pratiquais la photographie animalière. Plus tard, lorsque j'ai enseigné à l'université de Montréal, j'ai accepté de donner un cours d'éthique animale à des étudiants en médecine vétérinaire, ce qui n'était pas évident car les vétérinaires sont des praticiens, Kant leur passait un peu au-dessus de la tête !

Étaient-ils plus familiers de Descartes et de sa théorie d'animal-machine ?

Ne blâmons pas trop Descartes, cette théorie n'est pas vraiment de lui, elle a été poussée par les cartésiens, notamment Malebranche qui, après avoir donné un coup de pied dans un chien, aurait dit : « Eh ! quoi, ne savez-vous pas bien que cela ne sent point ? » Descartes est le fruit du christianisme, qui a déconnecté l'homme de l'animal en prétextant qu'ils ne sont pas de même nature, et de la révolution scientifique qui a favorisé des explications mécanistes.

Saint François d'Assise n'avait-il pas de la compassion pour les animaux ?

Bien sûr, mais la compassion est justement le problème.

Pourquoi ?

Le christianisme ayant créé une relation hiérarchique entre l'homme et les animaux, le mieux qu'il puisse faire pour l'animal est de lui donner de la compassion. Or la majorité des penseurs en éthique animale réclament de la justice. La compassion se donne mais ne s'exige pas, contrairement à la justice. Faisons un parallèle avec le sexisme : si l'on veut que les femmes soient payées à salaire égal avec les hommes pour le même travail, ce n'est pas par compassion, c'est une exigence de justice. C'est la même chose pour les animaux, en fonction des capacités et des intérêts des êtres en question, bien sûr. La capacité de souffrir et à éprouver des émotions complexes n'est pas la même chez une mouche et un chimpanzé. Il ne s'agit pas d'apprendre à lire à un cochon, mais de ne pas considérer sa souffrance comme négligeable par rapport à celle de l'homme. Pour le philosophe australien Peter Singer, on doit accorder une égale considération aux intérêts des animaux, de la souris comme du chimpanzé et de l'homme, qui est aussi un animal, mais cela ne signifie pas les traiter pareillement.

« La capacité de souffrir n'est pas la même chez une mouche et un chimpanzé. »

Quelles sont les autres raisons ?

Elles sont d'ordre culturel, c'est la fameuse exception culturelle française. Elle concerne la gastronomie, très importante pour l'identité française, avec des pratiques telles que le gavage pour le foie gras, qui atteint un niveau « pathologique » selon un rapport de la Commission européenne, ce qui revient à de l'empoisonnement. Autre exception culturelle : la corrida. L'article 521 du code pénal qui condamne la cruauté envers les animaux fait une exception pour la corrida, là où une tradition locale ininterrompue peut être invoquée. C'est juridiquement et philosophiquement absurde ! Justifier une pratique par le fait qu'elle existe depuis longtemps est un sophisme* qui s'appelle l'appel à la tradition. Tous les progrès sociaux se sont faits contre les traditions, elles expliquent mais ne justifient rien. Enfin, il existe aussi des raisons politiques, liées au poids de certains lobbies, notamment celui de la chasse.

Où en est la France en matière de droit de l'animal ?

La situation reste ambiguë. Dans le code pénal, l'animal domestique est protégé comme un sujet, mais dans le code civil, il est considéré comme une chose alors que c'est un être vivant sensible. L'animal est-il objet ou sujet de droit ? C'est toute la question ! Peut-on considérer les animaux

....



JEAN-BAPTISTE
JEANGÈNE VILMER

....
comme des personnes, auquel cas on risque d'interdire la consommation et l'expérimentation. Certains juristes proposent de laisser les animaux dans les biens mais de créer une catégorie de biens protégés, une sorte de troisième voie. D'autres veulent que l'animal soit reconnu comme une personne sur la base d'un ensemble de capacités et non sur celle de l'espèce biologique en elle-même.

Envisager l'animal comme une personne, cela reste un véritable tabou pour certains.

Complètement! Mais pourquoi ne considérerait-on pas comme des personnes les animaux ayant certaines capacités et des comportements complexes, capables de ressentir des émotions et de se différencier les uns des autres? Ce sont des blocages philosophiques qui nous en empêchent, mais aussi les conséquences pratiques: dans certains cas, il faudrait reconnaître que nous mangeons des personnes!

Est-ce à cause de l'élevage industriel que ces questions d'éthique animale se font plus pressantes aujourd'hui?

Oui, il y a un lien de cause à effet très précis, dû à la prise de conscience, dans les années 1960-1970, des conséquences de l'élevage industriel. Dans *Animal Machines*, par exemple, publié en 1964, l'activiste britannique Ruth Harrison critiquait le fait de considérer les animaux comme des unités de production dans les usines à viande qu'étaient devenus les élevages. Cela a été un vrai déclencheur. Puis, en 1975, Peter Singer a publié *Animal Liberation* qui est devenu un best-seller mondial et a suscité de nombreuses réactions. L'éthique animale se nourrit de cette indignation.

La surexploitation des animaux, etc., tout cela ne renvoie-t-il pas à d'autres formes de massacres... entre humains?

L'historien américain Charles Patterson a fait ce parallèle dans son ouvrage *Un éternel Treblinka*, où il explique que la solution finale nazie s'est inspirée de toute la littérature productiviste américaine sur l'élevage et l'eugénisme. Ford, chantre du productivisme, avait des sympathies pour le nazisme. Il y a eu une relation réciproque entre la rationalisation à outrance, l'optimisation des méthodes de production, que ce soit pour les voitures ou la viande, et

«Certains juristes
veulent que les animaux
soient reconnus
comme une personne.»

la façon dont les nazis ont éliminé les Juifs. La philosophe Elisabeth de Fontenay, dont la famille a été victime de la Shoah, rappelle souvent ce lien historique. Pour des rescapés comme elle, voir, lors des épisodes de la vache folle et de la grippe aviaire, tous ces charniers, parfois même des animaux brûlés vivants, a ranimé des blessures anciennes.

Est-ce que les réflexions sur l'éthique animale peuvent nourrir celles sur l'éthique humaine?

Certains font des ponts entre éthique animale et justice sociale. Ainsi, on a observé un lien de corrélation fort entre le développement de l'élevage industriel et la crise de l'agriculture en France, notamment l'augmentation du taux de suicide chez les petits agriculteurs. Des chercheurs réfléchissent sur l'exploitation des animaux dans les élevages industriels et celle des hommes qui y travaillent. On ne pourra jamais libérer les animaux tant qu'on n'aura pas libéré les hommes de cette obsession productiviste.

La prise de conscience de ces questions d'éthique animale est-elle grandissante?

Oui, on en parle de plus en plus. L'Union européenne a déjà édicté un certain nombre de lois en faveur du bien-être animal. Paradoxalement, les Américains, beaucoup plus avancés que nous sur le plan de la réflexion, ne le sont pas sur le plan pratique. Ils ont les élevages industriels les plus abominables et des lois extrêmement laxistes pour les particuliers qui détiennent des animaux sauvages. Si, comme l'estime la FAO (Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture), la production mondiale de viande et de lait double d'ici 2050 (en partie à cause de la croissance de pays comme le Brésil, l'Inde ou la Chine), il faut s'attendre au développement d'élevages industriels gigantesques pour satisfaire la demande.

D'aucuns disent qu'il y a des problèmes plus importants que la souffrance animale...

Pourquoi s'occuper des animaux alors que des êtres humains meurent de faim? C'est une forme de sophisme du pire qui consiste à dire de manière générale: X n'est pas un problème parce qu'il y a pire que X. Ceux qui tiennent ces propos ne font généralement rien, ni pour les humains, ni pour les animaux. Et ce discours n'est pas logique car les deux objectifs ne sont pas contradictoires. Les plus grands défenseurs des animaux étaient versés dans l'humanitarisme: Gandhi, Albert Schweitzer... Dans l'Empire britannique, l'un des leaders de l'abolition de l'esclavage, William Wilberforce, fut aussi l'un des fondateurs de la SPCA, devenue plus tard la RSPCA (Société royale de protection des animaux). Pour toutes ces personnes, il y avait une continuité entre prendre soin des hommes et des animaux, leur but était de combattre la souffrance et l'injustice sous toutes leurs formes. ▀

* *Sophisme*: argument qui, partant de prémisses vraies, ou jugées telles, aboutit à une conclusion absurde et difficile à réfuter.